

LE TRADUCTEUR
A-T-IL BESOIN
DE SON AUTEUR ?

FRANÇOISE WUILMART*

* *Françoise Wuilmart dirige le Collège de Seneffe*

En 2014, le bilan du Collège de Seneffe était placé sous le signe de la relation auteur-traducteur. Le traducteur doit-il rencontrer son auteur (s'il est encore en vie) pour mieux traduire son œuvre, ou peut-il se passer de lui, ou *doit-il* se passer de lui, ou *vaut-il* mieux qu'il se passe de lui ? Jean-Philippe Toussaint est convaincu du bien-fondé d'une collaboration étroite avec ses traducteurs. Son illustre homologue étant Günter Grass, qui procède de la même manière à la sortie de chacun de ses romans. L'année dernière encore, et pour la cinquième fois, Toussaint a donc souhaité réunir autour de lui les traducteurs de son dernier livre : *Nue*, à savoir Ningshu Xu, de Chine, Magali Sequera du Paraguay, Zsolt Pacskovszky de Hongrie, Stefano Lodirio d'Italie, Marianne Kaas des Pays-Bas, Goran Narančić de Serbie, Jovanka Sotolova de Tchéquie, Mei Chen de Taïwan, et Edward Gauvin des États-Unis.

Jean-Philippe est un chef de groupe ponctuel. Chaque matin, à onze heures tapantes, auteur et traducteurs se retrouvaient, s'il faisait bon dans le patio, sinon dans la bibliothèque, et trois heures durant travaillaient de concert ou de conserve. Je les ai espionnés bien sûr, avec leur accord d'ailleurs, et avec le plus grand intérêt. Ce qu'il y avait d'abord de fabuleux et d'incroyablement productif, c'était l'intervention non pas de chaque traducteur en tant qu'individu, mais bien au-delà, de chaque culture dans la lecture devenue multiple d'un même texte français. Ce qui semblait évident à l'Américain posait problème au Chinois, qui n'avait tout simplement pas vu qu'en effet, telle phrase, tel mot pouvait être interprété d'une manière différente

de la sienne. Comme toujours dans un atelier de traduction, il y a plus dans dix têtes que dans une et la lecture multiple a le bénéfice de s'approcher de la polysémie du texte original. Bref, après une longue séance de travail, chaque traducteur ne lisait plus le même passage avec les mêmes yeux, pire encore : l'auteur non plus ! Autrement dit, au fil de la discussion, le texte quittait son étroitesse singulière et prenait une ampleur non pas ajoutée ou surfaite, mais qui se trouvait à coup sûr dès le départ entre les lignes de Toussaint. Et chaque traducteur de repartir vers sa chambre avec l'intention de corriger sa version dans le sens cher à Walter Benjamin, traducteur allemand de Baudelaire, faut-il le rappeler, et auteur du plus brillant essai jamais écrit sur la traduction : *La Tâche du traducteur* (1921). En bref, il y parle du métissage de cultures et de visions du monde, métissage réalisé par et dans le texte traduit, qui ne reproduit pas l'original mais le mène plus loin, en direction d'une *reine Sprache*, d'une langue pure, celle d'avant Babel, d'avant le morcellement de la langue « angélique », désormais éparpillée en optiques divergentes, pour le pire plutôt que pour le meilleur...

La collaboration offrait d'autres avantages non négligeables aux traducteurs venus de tous les azimuts : l'explication des *realia*, pas toujours évidentes, malgré l'accès à Internet. Car les connotations surtout argotiques échappent souvent au traducteur éloigné et livré à lui-même, et qui, forcément, ne peut mettre chaque mot en doute avant de le traduire. Ainsi la majorité des traducteurs de *Nue* étaient-ils passés à côté du sens de « blé » dans une phrase où il ne s'agissait nullement de céréales, mais de fric, de flouze, d'argent. Vous imaginez l'énorme contresens qu'il leur était ainsi donné d'éviter grâce à l'avertissement de l'auteur. Sans oublier les jeux de mots, par exemple à tiroir, où deux expressions s'emboîtent littéralement, ainsi dans *Nue* : *boucles d'oreilles de Vénus*, mariant les « boucles d'oreille » d'une part aux « oreilles de Vénus » de l'autre. Il fallait le savoir et aucun traducteur ne l'aurait deviné sans l'intervention sagace de Toussaint. Il s'agit là de détails, certes, mais qui mal compris, donc mal traduits, précarisent la cohérence textuelle et la tronquent d'éléments importants, la défigurent sur le plan stylistique en tout cas.

Donc et pour conclure ce premier volet des aspects positifs de la collaboration, Dieu merci ou Toussaint merci d'avoir permis à ses neuf réécrivains d'échapper à l'opprobre du contresens, à la honte de la lecture myope et réductrice.

Pourtant, pourtant : l'auteur est-il le mieux placé pour faire l'exégèse de son texte ? Pour expliquer ce qu'il a « voulu dire » ? Voilà bien une question qu'il faut toujours se garder de poser à un artiste. En 1974, j'avais eu la chance de rencontrer Werner Herzog en personne, qui était venu présenter son film *Kaspar Hauser* au Goethe Institut de Munich. Après la projection vinrent les questions au réalisateur et l'une d'elles porta sur un petit personnage récurrent dans le film : pourquoi Werner Herzog l'avait-il placé dans telle scène, quel était le but, quel était l'effet recherché ? Bref, quelle était la signification profonde de ce petit homme ? Werner Herzog fit alors une réponse magistrale et digne du génie qu'il est : « Mais ce que j'ai voulu dire par là, je l'ai dit de cette manière-là et ne peux le dire autrement... » Il refusait donc de traduire en mots ce qu'il avait engendré dans une métaphore éloquente et bien plus riche que toute parole.

Donc, Jean-Philippe Toussaint ou tout grand auteur quel qu'il soit, sait-il vraiment tout ce qu'il dit dans son texte ? Car finalement, il n'écrit pas qu'avec la pointe de l'iceberg de son cerveau, celle où il règne en maître et contrôle tout, en premier lieu son écriture, celle où il découvre la vue d'ensemble de tous les objets de son acte d'abduction. Non, il écrit aussi avec son inconscient, avec un vécu parfois souterrain mais qui affleure dans sa plume, ou plutôt : il « est écrit » aussi par son inconscient ou son vécu, l'interculturalité passe souvent à son insu entre les lignes, certains leitmotifs forcent leur passage sans qu'il le veuille, certaines connotations récurrentes le trahissent... toutes choses qui peuvent lui échapper mais n'échapperont pas à son lecteur sensible et attentif. Dès lors que nous passons au niveau de l'interprétation textuelle, bien plus vaste que les *realia*, l'auteur a-t-il encore son mot à dire ? Non, car il a déjà tout dit, tout enclos dans une forme qu'il a peaufinée de telle manière précise pour provoquer tel effet précis et c'est aux autres à fouiller, trifouiller dans son texte pour y pratiquer des ouvertures interprétatives qui ne sont plus de son ressort, pour agrandir, humaniser son texte, opération

qui le propulse d'ailleurs vers la vraie grandeur. Je suis d'autant plus sûre de ce que j'affirme ici que cette question, je l'ai soumise à bien des auteurs belges, à la regrettée Jacqueline Harpman, au regretté Adamek, aux bien vivants Jean-Luc Outers ou Pierre Mertens, et j'en passe, qui tous avouaient ou avouent humblement que le traducteur en sait souvent bien plus sur leur texte qu'eux-mêmes. Et d'ailleurs n'est-ce pas précisément à cette absence de maîtrise totale que tant d'auteurs se réfèrent inconsciemment aussi lorsqu'ils disent par exemple : « Les personnages alors m'échappent, ils me mènent par le bout du nez », ou encore comme François Emmanuel pas plus tard qu'hier : « La scène inaugurale s'impose à moi. »

Donc, quand j'entendais la Taïwanaise ou le Californien demander à Jean-Philippe à propos de telle métaphore ou de telle description « ce qu'il avait au fond voulu dire », j'aurais voulu m'abattre sur le débat comme un tsunami et mettre fin à ce délit textuel, à ce viol de la vérité, empêcher de rendre à Toussaint ce qui n'appartenait plus à Toussaint...

Mais montons encore d'un cran dans la question de savoir si rencontrer l'homme peut en apprendre sur l'auteur et surtout sur le texte. L'humain se sublime dans son œuvre, elle est rarement un calque de sa réalité. Je ne m'aventurerai pas plus loin dans l'explication de ce processus avéré. Entre l'écriture aboutie et le corps avec son vécu qui l'ont engendrée, il y a autant de différence qu'entre une pépite brute au fond du torrent et son carat chez le joaillier. J'irai même jusqu'à dire que dans certains cas, il vaut mieux ne pas rencontrer l'homme dont l'image réelle risque de ternir à tout jamais l'imgo de l'artiste. Aucun nom ne sortira de ma bouche, secret de Collège, mais ils ne courent pas les rues les hommes ou les femmes qui parlent et se comportent comme on l'attendrait d'eux en lisant leur production.

Quoi qu'il en soit, l'expérience réitérée de la collaboration entre Toussaint et ses traducteurs est toujours des plus bénéfiques, mais il en va comme pour le vin, il faut l'utiliser avec modération.

Les traducteurs de *Nue* ayant accompli leur tâche au Collège, d'autres traducteurs d'auteurs belges sont venus prendre la relève :

Anne Neuschäfer pour Stéphane Lambert en allemand, Jan Mysjkin pour une flopée de poètes qu'il traduit dans les deux sens, du néerlandais au français et du français au néerlandais, comportement ô combien fédérateur, Dora Mineva Todorka pour Corinne Hoex en bulgare, Aksinia Todorova pour Achille Chavée et François Weyergans également en bulgare, Xiaoyue HU pour Amélie Nothomb en chinois, Jean-François Kosta-Thefaine pour Hugues de Lannoy du moyen français en français moderne, Inese Petersonne pour Isabelle Wéry en letton, Jan Nowak, grand jeune homme de théâtre et déjà grand promoteur de la scène dramatique belge en Pologne, pour Jacques De Decker en polonais, Carmen Andrei pour Paul Emond et Nicole Verschoore en roumain, Ioan Lascu pour Jean-Luc Wauthier et d'autres poètes encore en roumain, Petruta Spanu pour Nicole Verschoore en roumain, Nina Khotinskaya pour Eric-Emmanuel Schmitt en russe, Jelena Stakic pour Toussaint en serbe, et Dmytro Chystiak pour Emile Verhaeren en ukrainien. Impressionnante liste, n'est-il pas ?

Et pour la petite histoire : quelle fut l'atmosphère, l'ambiance de ce Collège-ci ? Étonnamment studieuse, paisible. Jamais les repas pourtant dignes du Michelin ne furent aussi vite expédiés par des boulimiques du texte, jamais nous ne nous retirâmes aussi tôt dans nos alcôves pour traduire encore ou pour lire. Il faut dire aussi que la sérénité que je recherche et prône pour mes ouailles chaque année fut exceptionnellement au rendez-vous : il fut un temps où un artiste plasticien bien intentionné avait garni certains arbres du parc, notamment voisins du Collège, de micros camouflés dans des pots de fleurs qui débitaient du matin au soir des textes de cour contemporains de la création du château. Certes, le propos de l'art bien conçu est de déranger, et le but, croyez-moi, était totalement atteint. Ces conversations galantes émises en boucle étaient l'application parfaite et implacable au sein du Domaine d'une torture chinoise qui a failli nous rendre fous. Fort heureusement, ces pots de fleurs parlants ont enfin disparu, n'en déplaise à l'artiste, qui en tout cas ne les aurait certainement pas placés sous sa propre fenêtre. Pas de mariages bruyants non plus les nuits du samedi dans l'Orangerie. Rien que le bruissement de la canopée, le frémissement des hêtres et des

chênes, le chant des moineaux, le roucoulement des colombes, le cri trop rare des petits renards, et avec un peu de chance, un vol fabuleux de hérons, et le clapotis des fontaines. Un calme ancestral et viscéral, une sérénité paradoxalement exacerbée par des pluies diluviennes qui donnent envie de rester dans son cocon, cocon des chambres écuries ou cocon des chambres monacales. Bref, une réussite sur le plan de l'ambiance, et j'en remercie les gestionnaires du Domaine, qui semblent enfin nous avoir compris. Mais il faut du temps à un couple pour se former...